

Remarques sur la racine en basque

par

René Lafon

Dans nombre de cas, la racine, en basque, n'est pas une abstraction, mais une réalité: elle peut s'employer à l'état nu, sans préfixe ni suffixe.

Au nominatif indéfini, un nom (substantif, adjectif ou pronom) se présente sous la forme du thème nu, et, si ce thème ne contient aucun suffixe de dérivation ni préfixe, la racine y apparaît à l'état nu. Il en est ainsi, par exemple, de *ur* "eau", de *lo* "sommeil; dormant", de *su* "feu", de (*h*)*uts* "vide", de *gor* "sourd", de *gu* "nous".

Pour ce qui est des verbes qu'on peut appeler primitifs, c'est-à-dire des verbes qui ne sont pas tirés de noms ni d'autres verbes, certains ne sont jamais employés sous la forme de la racine nue. C'est le cas: 1° des verbes de la première classe dont la racine commence par une consonne, c'est-à-dire, de presque tous les verbes de cette classe; 2° des verbes de la deuxième classe dont la racine, au participe passé, est précédée de *e* ou de *i*. J'appelle verbes de la première classe les verbes qui ne s'emploient jamais avec un nom ou un pronom à l'actif, et verbes de la deuxième classe ceux qui peuvent s'employer avec un nom ou un pronom à l'actif. Une racine comme *go-*"*lester*) (première classe) n'est jamais employée à l'état nu: même à la deuxième personne du singulier de l'impératif, où le préfixe de sujet est zéro, une voyelle précède la racine: *a-go* "reste!". La racine *arrai-*, *arrei-* "suivre" (première classe) commence par une voyelle; mais ses formes simples contiennent toujours un indice datif qui est un suffixe; à la deuxième personne du singulier de l'impératif, on trouve des formes comme *arrei-t* "suis-moi", *arrai-o* "suis-le", mais non **arrei* "suis!". Aucune forme verbale ou nominale tirées des racines *kus-* "voir", *khar-* "apporter", *aki-* (savoir" (deuxième classe) ne se présente régulièrement sans une voyelle préfixée: le "radical verbal" est *ikus*, *ekhur*; le participe passé signifiant "su" est *jakin* (de **i-aki-n*),

On rencontre sans doute dans quelques parlars des formes de par-

ticipe passé comme *torri* "venu" (bazi.; haut-nav. sept. d'Ulzama), *man* "donné" (mêmes parlars), *k(h)usi* "vu" (bazi.; b.-nav. occ. des Aldudes et de Baïgorry), *karri* "apporté" (bazi.), *zarri* "placé, mis" (h.-nav.; b.-nav. occ. de Valcarlos). Mais, d'abord, ces formes ne sont pas de type ancien; elles ont perdu leur *e* ou *i* initial, de même que la forme personnelle d'imperatif *zak* provenant de *ezak*, comme le pensent Uhlenbeck (*Contribution...*, § 7, p. 37) et Gavel (*Phonétique basque*, § 192, p. 424 et la note). De plus, même dans ces formes, la racine n'apparaît pas à l'état nu; elle est suivie d'un suffixe *-i* ou *-n*.

La forme d'imperatif *karzu* "apportez-le" (bazi.) n'est pas ancienne; elle a perdu son *e* initial; et d'ailleurs, la racine *y* est suivie du suffixe personnel *-zu*.

Nicolás Ormaechea a signalé (*RIEV*, t. IX, 1918, p. 14) que, si sa mémoire ne le trompait pas, il avait entendu dans la vallée d'Ulzama certaines personnes dire *tor da*, *kar dit*, *kus duzu*, au lieu de *etorri da*, *ekarri dit*, *ikus duzu*. Mais, comme il l'indique lui-même, ces formes ne sont nullement primitives; elles sont dues à ce que ces personnes ont un fort accent d'intensité. Ceux qui parlent ainsi, dit-il, "transforman el acento tónico en intensivo; de lo cual se sigue la elipsis y la agrupación de más consonantes alrededor de él".

Toutefois, il existe deux verbes de la 1^e classe dont la racine commence par une voyelle et dont la 2^e personne du singulier de l'imperatif est identique à la racine nue: *oa* "va!", ou *oha* (avec un *h* secondaire et sans valeur morphologique); souletin *aigü* "viens!" (cf. *d-aigü-n* "qui vient", *dáigün urthia* "l'année prochaine"). De plus, le "radical" de certains verbes (dont le participe passé ne commence pas par *e* ou *i*) est identique à la racine: p. ex. (*h*)*as* "commencer", *gal* "perdre", *utz* "laisser". Comme on a pris l'habitude de citer les verbes basques sous la forme du participe passé, on dit souvent que le "radical verbal" est le participe passé amputé de son élément final *-i* ou *-tu* (ou *-du*). On sait d'ailleurs que tous les dialectes basques, du moins actuellement, ne distinguent pas le radical verbal du participe passé. Schuchardt écrit (*Primitiae*, § 9, p. 5) que le radical est "une variante du participe, qui résulte de la chute de *-tu* (*-du*), de *-i*, parfois aussi de *-u* seulement"; il ajoute (§ 9-10, p. 7) qu'"on ne peut guère douter qu'une forme comme *ethor zedin* soit sortie de *ethorri zedin* prononcé rapidement et en rattachant étroitement les deux mots l'un à l'autre". Il se peut que, pour les sujets parlants, le radical verbal soit une forme réduite, écourtée ("abgekürzte", dit Schuchardt p. 7) du participe passé. Mais, tant au point de vue historique qu'au point de vue structural, il faut dire que, le "radical verbal" exprimant l'idée verbale pure et simple, et le participe passé exprimant

un état acquis (voir Lafon, *Système du Verbe basque*, t. II, p. 19 et 11-12), c'est le premier qui est primitif; le seconde est formé à partir du premier par adjonction des suffixes *-i* et *-tu*.

DETERMINATION DE LA RACINE SES DIFFICULTES

Rien ne distingue dans leur forme racines verbales et racines nominales. Rien n'indique que *itz* est un nom-racine ("parole") et *utz* une racine verbale ("laisser"). Deux racines, l'une verbale, l'autre nominale, peuvent être homophones: ainsi (*h*)*ar* "prendre; (*k*)*us* ver"; *k(h)ar-* "apporter; *gor* "sourd; envoyer" (radical verbal *i-gor*).

La racine est parfois très facile à déterminer: c'est le cas de beaucoup de racines verbales, et aussi de certaines racines nominales, comme *ur* "eau", *su* "feu", *gogo* qui est un mot à redoublement (rac. *go*).

D'autres fois, la racine se laisse dégager comme la partie qui est commune à plusieurs mots apparentés par le sens, et qu'on ne peut réduire d'avantage. Ainsi, *bele* "corbeau", *beltz* "noir" et *belatz* "épervier" contiennent une partie commune *bel-* qui se retrouve, sans suffixe, dans un mot composé comme *arbel* "ardoise", litt. "pierre sombre"; ces mots sont donc tirés d'une racine *bel-* "sombre"; pourtant, à les considérer séparément, *bele* et *beltz* pourraient passer pour des noms-racines, car ni *e* ni *tz* ne sont des suffixes vivants ou dont la valeur soit nette.

Il est certain que *beratz* "mou, délicat", en regard de *bera* "mou", contient un suffixe. Mais il est impossible jusqu'à nouvel ordre de pousser plus loin l'analyse et de décider si la racine est *ber-* ou *bera*. Car il n'est pas sûr que *berun* "plomb" soit tiré de cette racine; d'ailleurs, il existe dans quelques parlars biscayens une forme *beraun*.

Dans beaucoup de cas, il est plus difficile d'isoler la racine. Ainsi, M. Gavel pense (*Grammaire*, I, p. 194, n. 1) que *barne* "intérieur" "serait dérivé de *barren*, qui paraît être le superlatif d'un élément *barr* conservé dans le nom de lieu *Etchebar* et dans le nom de famille souletin *Barreix = Barretxe*", et qu'"il pourrait y avoir identité d'origine entre l'élément *barr* et le mot *ibar* "lieu bas" (vallée ou plaine)". On peut ajouter à cette liste le mot biscayen *barru* "intérieur". Nous avons certainement à faire à une racine *barr-* exprimant l'idée de "fond".

Le mot *hainitz*, "qui signifie "beaucoup", paraît formé, écrit M. Gavel (§ 92, p. 139), d'un élément *hain* vraisemblablement apparenté avec la racine de l'adjectif *haundi* ou *handi* "grand", et du suffixe *itz*, si fréquent dans les noms de lieux basques, qui, comme d'autres

suffixes toponymiques, a dû pouvoir assurer à l'occasion une acception d'abondance". Hypothèse très juste: sans doute, il n'y a pas dans le basque historiquement connu un suffixe *-di* qui serve régulièrement à former des adjectifs; mais *aunitz*, variante de *ainitz*, ne se laisse pas séparer de *aundi*; la diphtongue *au* a fort bien pu se réduire à *a* dans le groupe *aun* (cf. Uhlenbeck, *Contribution*, § 1, p. 15) sur certains points, et, sur d'autres, passer à *ai* sous l'influence de l'*i* de la syllabe suivante (cf. *Jainko*, de *Jaungoiko*). Nous avons à faire à une racine *aun-* qui exprime l'abondance ou la grandeur.

Selon M. Gavel (§ 104, p. 153), l'origine du mot *bertze* "autre" (dont *beste* est une variante) "doit être cherchée dans l'élément *berr-* qui sert à la formation des noms de nombre *berrogei* "40" et *berre(h)un* "200". Cet élément lui-même, qui signifie évidemment "deux fois", est apparenté à *bi* "deux". "Il est clair qu'il est la racine de l'adjectif *berri* "nouveau", et il est certain que *berri* et *bertze* ou *beste* ont eu primitivement des acceptions communes." Cette idée s'impose à l'esprit, bien que l'on ne connaisse en basque d'autres mots qui soient formés comme *bertze* et comme l'élément *berr-* (et sa variante *birr-*).

L'adjectif *gora* "haut" est certainement, comme Uhlenbeck l'a vu, l'allatif d'un thème *go-*: *gora*, employé comme adverbe, signifie "vers le haut" (voir Lafon, in *Eusko-Jakintza*, vol. II, p. 143). La comparaison avec *goi* "hauteur" et avec le participe passé *igo* "monté" permet d'affirmer l'existence d'une racine *go-* exprimant l'idée de hauteur (cf. Uhlenbeck, *De oudere lagen...*, 43) et d'où sont tirées à la fois des formes nominales et des formes nominales-verbales. Cette racine n'a fourni dans le basque historiquement connu aucune forme verbale personnelle simple.

Mais la situation est parfois beaucoup plus difficile, et la racine ne se laisse pas dégager avec certitude. Ainsi, la racine de *irazi* "ourdir la trame d'un tissu" est-elle *raz-*? Ou ce verbe est-il un causatif formé au moyen du préfixe *ra-*? Dans ce dernier cas, la racine serait *z-* (Uhlenbeck, *De oudere lagen*, 44). Citons encore cet autre exemple, tiré du même mémoire du savant hollandais (p. 43): "*iges* (*ihs*, *iñes*) "fuir, fuite". On ne peut savoir si l'*i* initial est le préfixe verbal. La forme de la racine ne se laisse pas deviner."

Parfois, on observe qu'une certaine finale est commune à quelques mots désignant une certaine catégorie d'êtres ou d'objets. Ainsi, plusieurs noms de parenté se terminent en *-ba* (*-pa* après consonne sourde), *-eba*, *-oba*: *arriba* "soeur (d' un homme)"; *aizpa*, *ahizpa* (et la variante *aizta*) "soeur (d'une femme)"; bisc. *neba* "frère (d'une femme)"; *osaba*, *oseba* "oncle"; *izeba*, *iseba* "tante" (et la variante *izeko*); *iloba*, *illoba*, *lloba* "neveu, nièce; petit-fils, petite-fille". Les

racines ne se laissent pas dégager nettement, ni leurs sens: *aiz-* de *aizpa* doit-il être rapproché de *iz-* de *izeba*? *arriba* serait-il dérivé de *ar* "mâle"? *neba* peut-il être rapproché de *neska* "jeune fille", considéré comme un diminutif en *-ska*? A ces questions il est impossible de répondre si l'on ne considère que le basque historiquement connu.

La comparaison de *auntz*, *ahuntz*, *ahüntz* "chèvre" et de *auña*, *ahuña*, *ahüña* "chevreau" permet de supposer que la racine est de la forme *au-* ou *ahun-*, mais non de choisir entre ces deux formes. Encore n'est-il pas exclu que l'*a* initial soit un élément étranger à la racine.

On ne peut dire si, dans *aste* "semaine", *urte* "année", *arte* "intervalle", *-te* est un suffixe ou appartient à la racine. De même pour *gazte* "jeune", *uste* "croyance, opinion".

Plusieurs substantifs désignant des parties du corps ou des organes commencent par un *b*: p. ex. *beso* "bras", *buru* "tête", *bi(h)otz* "cœur", *begi* "oeil". Ce *b-* pourrait être un préfixe, comme l'a supposé Uhlenbeck. Mais l'est-il dans tous?

On sait que certains mots basques terminés par *e* ou *o* changent dans certaines conditions cette voyelle pour un *a*: de *beso* "bras", *gaixtō* "méchant", *ohē* "lit", *urde* "cochon", on tire des dérivés comme *besape* "aisselle", litt. "dessous de bras", *gaixtagin* "malfacteur", *gaixtakeria* "méchanceté", *ohatu* "alité", *urdaï* "viande de porc". En regard de *maite* "aimé" (adjectif), de *gozo* "agréable", on a *maït(h)atu* "aimé" (participe passé), *maït(h)a* "radical verbal", *maït(h)agarri* "aimable", *gozatu* "jouï" (participe passé), *goza* (radical verbal), *gozamen* "jouissance". La substitution de *-a* à *-u* est beaucoup plus rare: *khexu* "inquiet", *khexatu* "inquiété" (participe passé), *khexa* (radical verbal), *khexadura* "inquiétude". Toutes ces alternances ne s'expliquent sans doute pas de la même façon. Quoi qu'il en soit, il est difficile, en pareil cas, d'isoler la racine: doit-on penser que la voyelle sujette à alternance est une voyelle thématique, c'est-à-dire qui s'ajoute à la racine, ou qu'elle appartient à la racine? Même dans un cas comme celui de *khexatu*, mot emprunté (esp. *quejar*, *quejado*), doit-on dire que la racine est en basque *khex-*, ou bien *khexa-khexu-*, c'est-à-dire qu'elle se termine par une voyelle sujette à alternance?

Donc, d'une façon générale, les racines verbales, en basque, se laissent plus facilement isoler que les racines nominales, parce que la plupart des affixes verbaux (affixes personnels et autres) sont clairs et toujours en usage, tandis que beaucoup de préfixes et suffixes nominaux ne sont plus vivants, se sont soudés aux racines et n'ont pas une signification claire. Un nom basque, s'il ne contient

aucun préfixe ou suffixe connu et dont la valeur soit nette, ne se laisse généralement pas analyser; ou, plus exactement, on ne possède aucun moyen direct de l'analyser. Mais on peut essayer de recourir à un moyen indirect, qui consiste dans l'emploi de la méthode comparative. Il faut chercher des mots appartenant à la même racine dans des langues apparentées génétiquement à la langue basque, c'est-à-dire dans les langues caucasiennes.

Illustrons cette dernière remarque par un exemple. Considérons les variantes suivantes du même mot basque (d'après Azkue): *gider*, *kider*, *kidar* "manche d'outil; pédoncule, queue de fruit", *gidar* "manche de couteau; pédoncule de fruit". En souletin, *gider* signifie "manche de couteau ou de rasoir" (Larrasquet). D'après le *Guide élémentaire de la conversation français-basque (labourdin)* de 1873 (p. 128) et d'après Lhande, *gider* signifie aussi "anse". Il s'agit donc de quelque chose qui sert à saisir, ou à tenir, ou à maintenir suspendu, un objet. Uhlenbeck a signalé dès 1909 (*RIEV*, t. III) que, dans plusieurs mots basques, *-ar*, *-er* étaient un suffixe. On peut penser qu'il en est ainsi dans le mot précédent et que la racine est *kid-*, *gid-*. Mais comme il n'existe en basque aucun mot qui lui soit apparenté, cette hypothèse ne peut être directement vérifiée. Toutefois, l'application de la méthode comparative peut la rendre plus probable. Il existe en géorgien une racine *Kid-* (nous notons *k* supra-glottal au moyen de *K*) qui signifie non seulement "suspendre", mais aussi "saisir"; elle existe aussi en mingrélien, où elle signifie "prendre dans sa main, saisir, se saisir de", et a pour correspondant en svane *Ked-* "prendre". Cette racine est donc attestée dans les trois langues caucasiennes du Sud. Le rapprochement avec basq. *kid-*, *gid-* est satisfaisant aux points de vue de la forme et du sens. Il est par suite très vraisemblable que *-ar*, *-er* est un suffixe dans le mot basque indiqué plus haut.

Une étude systématique de la racine constitue l'une des tâches les plus importantes de la linguistique basque. Le présent article ne vise qu'à y apporter une contribution. Cette étude a déjà été amorcée: par l'auteur de ces pages (dans *Système du verbe basque*, t. I, p. 421-433), et surtout par Uhlenbeck, dans son mémoire de 1942, *De oudere lagen van den Baskischen woordenschat*, p. 19-48 (traduit en français sous le titre *Les couches anciennes du vocabulaire basque* dans *Eusko-Jakintza*, vol. I, 1947; voir les p. 557-579). On devra lire aussi les p. 64-69 de l'important article, *La langue basque et la linguistique générale*, que l'illustre maître a publié en 1947 dans le volume I de la revue *Lingua* (Haarlem, Hollande). L'étude de la racine en basque devra, pour satisfaire aux exigences actuelles de la méthode linguistique, comporter des statistiques.